

Albert Coene

Les Aventures du Tambour Corneille



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS

ALBERT COENE

Les Aventures du Tambour Corneille

Dessins de Edm. VAN OFFEL



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS



Une guerre de longue durée était finie. Assez de massacres, assez de sang versé ! On congédia les soldats volontaires et la moitié de l'armée régulière. Corneille du Patelin en Campine était parmi les premiers. Comme tambour, il avait pendant dix années battu le rappel ou la retraite ; il avait assisté aux enterrements, annoncé l'arrivée du Roi qui, escorté de généraux illustres venait passer la revue des troupes.

Excédé de toutes les atrocités de la guerre, Corneille renonçait au service militaire. Il estimait que les hommes ont mieux à faire que de s'entretuer. Corneille avait un caractère doux, joyeux et insouciant. Lorsque sa solde était dissipée, il se mettait en route pour son petit village natal. Il emportait pour toute fortune quatre pièces de cinquante centimes et un pain de milice.

Bien que cet avoir fût minime, Corneille gardait l'âme joyeuse et optimiste. Pendant les plus sombres journées de guerre, le courage ne l'avait pas abandonné. Il se disait : puisque les oiseaux trouvent leur pain quotidien sur la terre, pourquoi les hommes n'en auraient-ils pas ?

Il s'en allait donc gaiement, cheminant d'un pas délibéré sur la grand'route.

A cette époque-là Saint Pierre était descendu du ciel pour faire une randonnée au pays flamand. Camouflé en mendiant, il s'asseyait au bord du chemin où Corneille passait.

Quand celui-ci s'approchait, Saint Pierre tendit la main, murmura des prières et demanda l'aumône.

Corneille s'arrêta et dit :

— Écoute, mon vieux. Je possède pour toute richesse quatre demi-francs et un pain. Quand ma fortune sera dépensée, je pourrai, comme toi, faire le mendiant. Mais tu me parais plus misérable que moi, c'est pourquoi, je veux partager mon bien avec toi.

Il prit un couteau, coupa son pain en quatre, en donna un quart au mendiant et y ajouta un demi-franc.

— Merci, soldat, tu es bon !

— Je te crois, s'écria Corneille. Le fils de ma mère ne pourrait être meilleur.

Pierre se leva, changea de vêtements et par un chemin de traverse, revenait sur la grand'route que Corneille suivait.

Pierre s'asseyait de nouveau, tendait la main au soldat qui lui donnait un quart de son pain et un demi-franc.

Pierre allait plus loin refaire les gestes du mendiant sous un troisième travestissement.

— Oh ! Oh ! s'écria Corneille. Que de mendiants au pays flamand ! C'est sans doute par suite de cette maudite guerre. En tous cas, si cela continue, je ne posséderai bientôt plus un sou. Mais je ne peux me montrer impitoyable. Prends, l'ami, prends, ce quart de pain et un demi-franc.

— Merci, soldat, tu es bon !

— C'est la troisième fois que j'entends aujourd'hui m'adresser ce compliment.

Corneille ne possédait plus qu'une pièce de cinquante centimes et un quart de pain. Il entra dans un cabaret, commanda un verre de bière et mangea de bon appétit le restant de son pain.

— Salut, poulets, faisans et tout ce que nous avons parfois à « boulotter » au régiment. Quand je rencontrerai Job, je lui demanderai une tartine. Ne perds pas courage, Corneille. Ça ira !

Rassasié, il se remit en route ; il rencontra un peu plus loin Saint Pierre travesti en militaire.

— Bonjour, camarade, dit celui-ci. N'aurais-tu pas par hasard un croûton de pain et un demi-franc pour acheter une pinte de bière.

— Au regret, répondit Corneille. Si tu m'avais demandé cela un quart d'heure plus tôt, je t'aurais chargé de toute ma fortune.

Maintenant ma bourse est plate comme un rasoir. Je revenais de la guerre muni d'un pain et de quatre pièces de cinquante centimes. Trois mendiants m'ont délesté et le reste a passé dans mon estomac. Regarde, l'ami !

Alors, retournant ses poches vides, il plaisanta :

— Pas même une chique, camarade ; rien ! rien ! Mais, dis donc, voulons-nous mendier ensemble ?

— Mendier, s'exclama Pierre. Ça, jamais ! Je sais la médecine et je pourrai en la pratiquant gagner ma vie. Assiste-moi, nous partagerons les bénéfices.

— Cela me botte, exulta Corneille. Être aide-médecin, qui oserait rêver une telle situation ? Oh ! Oh ! si mon père le savait ! Hurrah ! Hurrah !

— Tout doux, l'ami ! Tu interprètes mal ma proposition. Il n'est pas question d'être médecin. Viens, viens, tu verras !

Après avoir parcouru ensemble des champs, des bois et des grand'routes, ils arrivèrent à une ferme d'où sortaient des gémissements de douleur.

— Camarade, ici, nous entrons, s'écria Pierre. Toute la maisonnée est en danger de mort ! Battons l'attaque.

Ils entrèrent dans la ferme ; la fermière sanglotait, penchée sur le lit, où son homme agonisait...

— Sauvez mon mari, mes bons messieurs, sauvez-le, il va mourir ! se lamentait la paysanne.

— Cessez de pleurer, petite mère, le bon docteur que voici guérira votre mari.

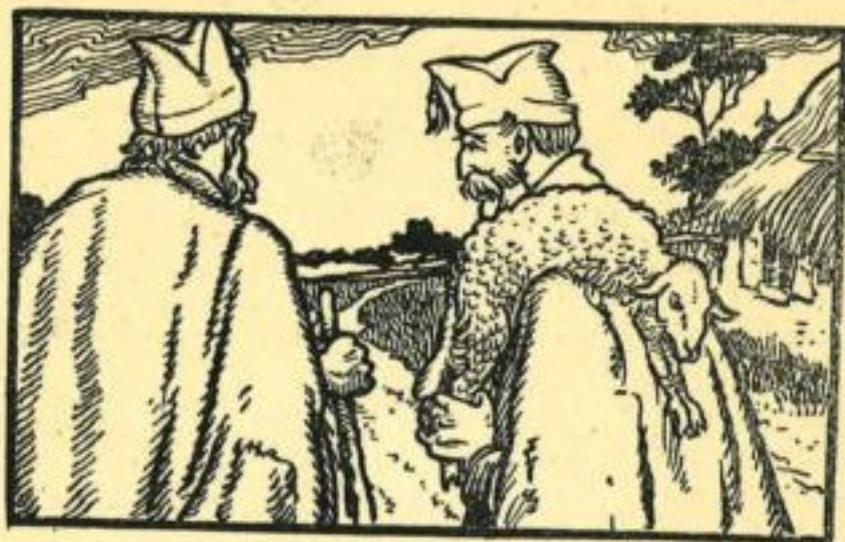
Pierre frictionnait la poitrine du moribond d'une pommade odorante. Les douleurs cessèrent comme par enchantement et le fermier, ranimé, se redressa dans son lit...

Le couple ne savait que faire pour récompenser les sauveurs inattendus. Pierre refusa d'accepter de l'argent.

A ce refus, Corneille resta tout ébahi ! N'avait-il pas été convenu de partager les bénéfices ? Et Corneille de bougonner :

— Toi, charlatan, tu refuses d'accepter de l'argent. Or, nous devons partager. Commence ! Je pose zéro et je retiens tout.

Corneille donna une tape amicale sur le dos de Pierre et lui chuchota à l'oreille.



— Comment veux-tu que nous subsistions, si nous pratiquons gratuitement la médecine ?

Entretiens, la fermière qui avait quitté la chambre, rentrait, munie d'un agneau qu'elle offrit à Pierre.

— Mon estomac crie famine, reprit Corneille à mi-voix. Accepte, l'ami !

— Soit, pour te faire plaisir, je l'accepte, mais tu le porteras.

— Oh ! Oh ! si ce n'est que cela ! Je porterais plutôt un bœuf.

Corneille jeta l'agneau sur son épaule.

Quelques instants plus tard, ils traversaient un bois. Corneille demanda d'abattre l'agneau et de le rôti.

— D'accord, l'ami. Toutefois, je ne sais comment m'y prendre. Voici une casserole. Fais pour le mieux. Mais ne commence pas à manger avant que je ne sois revenu d'une petite tournée d'exploration.

— Va en paix, camarade. L'art culinaire me connaît. Je m'en vais te cuisiner quelque chose qui te fera lécher les doigts.

Pierre s'éloigna.

Corneille abattit l'agneau, l'écorcha, le vida, le dépeça et en fit des rôtis succulents.

Pierre s'attardait. Corneille, impatient, sifflait sur ses doigts le signal de la soupe, mais Pierre n'accourait pas.

— Je ne peut croire, grommelait le Tambour, que mon copain ait

été de la troupe. A mon signal, un cheval s'amène au galop. Serait-il devenu sourd ou serait-il mort ? Qu'importe ! Je ne l'attends plus. Je commence. Les absents ont toujours tort !

Corneille examinait la popote. Il aperçut le cœur de l'agneau rôti à point.

— Oh ! Oh ! voilà un de mes mets favori, jubila-t-il.

Et il dévora le cœur à belles dents.

L'instant d'après, Pierre apparut et dit :

— Camarade, tu peux manger tout l'agneau, pourvu que tu m'en donnes le cœur.

Corneille se mit à remuer dans le pot, mais ne trouvant pas le cœur.

— Le cœur n'y est pas ! s'écria-t-il.

— Non ! Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

Corneille resta songeur devant la casserole fumante, puis se frappant le front, plaisanta :

— Ohé ! Quels idiots nous sommes. Un agneau n'a pas de cœur !

— Comment ? Un agneau n'a pas de cœur, fit Pierre avec surprise. C'est la première fois que l'on me débite une bourde pareille. Chaque animal a un cœur. Pourquoi un agneau n'en aurait-il pas ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Est-ce que je sais moi ! Mais au fait : un agneau n'a pas de cœur.

— Bien ! si l'agneau que tu as rôti n'a pas de cœur, tu peux le manger tout seul !

— Ne te fâche pas, parce qu'un agneau n'a pas de cœur. Si tu n'en veux pas, je le mangerai tout seul.

Corneille mangeait la moitié de l'agneau et fourrait le restant dans son havre-sac.

Ils poursuivirent leur route.

Tout à coup, Pierre agita son bâton et un ruisseau coulait à leurs pieds.

— Voilà un fossé qui tombe du ciel, s'écria Corneille.

— Passe-le, ordonna Pierre.

— Précède-moi, camarade.

Pierre entra le premier dans l'eau. Elle atteignait ses genoux. A cette vue, Corneille lui emboîtait le pas, mais soudain, l'eau montait, montait jusqu'à son menton.

— L'ami, je me noie, sauve moi !

— Je te sauverai, si tu avoues que tu as mangé le cœur de l'agneau.

— Comment pouvais-le manger, puisqu'il n'y en avait pas ?

L'eau montait plus haut et Corneille, qui ne savait pas nager, était en danger de mort.

Alors, pris de pitié, Pierre lui tendit la main et le tira sur le bord.

— Je suis trempé comme une soupe, gémissait Corneille. Et regardant tristement le ruisseau, il ajoutait : si on m'offrait le grade de général, je ne me hasarderais plus dans cette onde perfide.

Pierre restait silencieux. Ils continuaient leur chemin et arrivaient dans une capitale où une princesse était à l'agonie.

— Voilà notre affaire, s'exclama Corneille. En avant, l'ami, et montre tes talents d'Ésculape !

Pierre ne répondit pas, prit un air impénétrable et ralentit le pas, malgré les protestations de Corneille.

Quand ils arrivèrent enfin devant le palais, on leur annonça la mort de la princesse.

Alors, Corneille de rudoyer son compagnon :

— Oh ! toi, fainéant ! As-tu été soldat ? Oui, au régiment des limaces ! Nous pouvions gagner une fortune et voilà que ton indolence vient d'anéantir notre avenir, le mien tout au moins.

— Du calme, l'ami ! Je ne guéris pas uniquement les malades, je sais aussi ressusciter les morts.

Corneille faillit lancer un vilain mot de caserne. Il put se contenir et s'exprimer avec décence :

— Ressusciter les morts ! Est-ce possible ? Quel type fais-tu donc ? Soit. Si tu veux m'initier à ce secret, mon pain est cuit. Ranime la princesse et nous aurons gagné la moitié du royaume.

Pierre sollicitait une audience au Palais. Sur son affirmation de ressusciter la princesse, il fut introduit dans la chambre mortuaire.

Il considéra la morte, demanda une cuve remplie d'eau bouillante et exigea qu'on le laissât seul avec son aide. Il dépeça le cadavre, le fit bouillir jusqu'à ce que toute la chair tombât des os ; puis, il réajusta le squelette, fit des signes de croix, agita par trois fois les mains et cria :

— Altesse, lève-toi !



La princesse ressuscita. Et l'air radieuse, elle s'en alla auprès de son père dont la joie et la reconnaissance étaient indescriptibles.

Le Roi présenta au docteur et à son aide la moitié de son royaume. Pierre dit humblement :

— Sire, nous ne désirons rien.

A ces mots, Corneille allongea un coup de coude à son compagnon et maugréa :

— Insensé ! Si toi, tu n'as besoin de rien, tant mieux ! Quand à moi, je suis dépourvu de tout ! Et des conditions de notre collaboration que fais-tu ? Partager les bénéfices ! Lesquelles ! Idiot, va !

Pierre continuait de refuser, tandis que Corneille ne cessait pas de le morigéner. Le Roi, qui remarquait la convoitise de l'aide-médecin, faisait bourrer de pièces d'or le sac de ce dernier.

Ils quittaient la ville. En traversant un bois, Pierre proposa de partager l'or.

— Je veux bien, quoique tu aies refusé des honoraires et que ce soit ta faute que nous n'avons pas reçu davantage.

— Divisons l'or en trois parts égales, proposa Pierre.

— Et pour qui ses trois parts, puisque nous ne sommes que deux ?

Pierre fit le partage :

— Une part pour toi, une pour moi, et la troisième part est pour celui qui a mangé le cœur de l'agneau.

— C'est moi ! s'écria Corneille et il empocha vite la troisième part.

— Comment peux-tu avoir mangé le cœur de l'agneau ? demanda Pierre, puisque tu prétends qu'un agneau n'a pas de cœur !

— Viens, camarade, viens ! Ne joue pas à l'innocent ! Tu sais aussi bien que moi que tous les animaux ont un cœur ; pourquoi un agneau n'en aurait-il pas ?

— Trêve de discussion et sans rancune, camarade. L'or est pour toi. Je t'offre même ma part. Mais je te quitte à l'instant même ! Adieu !

— Fais ce qui te plaît, répondit Corneille sèchement.

Il salua militairement, siffla le signal de la retraite et resta en position jusqu'à ce que Pierre eût disparu dans le bois.

— Je suis content d'être débarrassé de ce type, murmurait Corneille, car, en vérité, il n'a pas de cran...

Corneille, le ci-devant tambour, possédait un sac tout rempli d'écus d'or. Mais comme il n'en savait pas estimer la valeur, il dilapidait son avoir et était bientôt aussi pauvre qu'à la quatrième rencontre de Pierre.

Corneille recommençait sa vie nomade. Errant de pays en pays, il arriva un jour dans un royaume où une princesse venait de mourir.

— Qu'on me bombarde général, si je ne la ressuscite pas, s'écriait-il ; mais moi, je me ferai grassement payer. Attention, Corneille ! Mon garçon, fais attention si tu désires rouler en carosse.

Il allait au Palais et assurait le Roi de ressusciter la princesse.

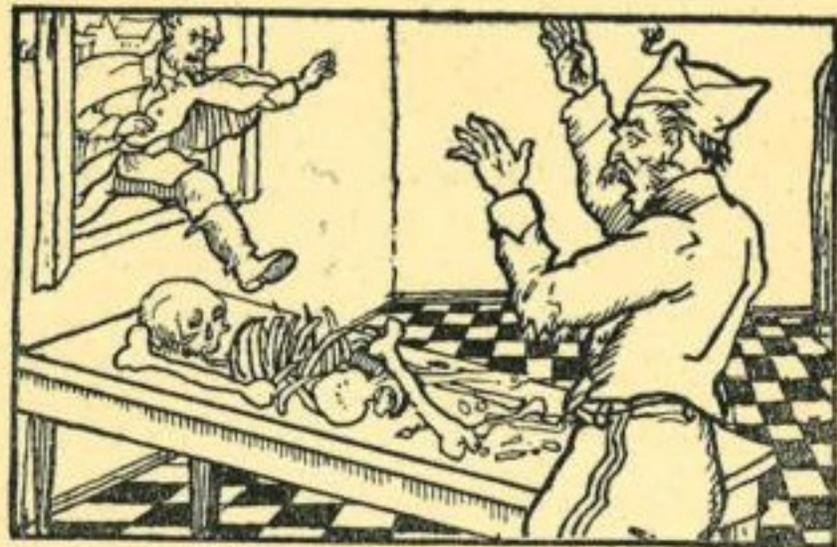
Le Roi avait entendu raconter qu'un vieux soldat errant avait un jour ressuscité une princesse d'un pays voisin. Le monarque, pouvait-il avoir confiance ? Était-ce Corneille qui avait accompli le miracle de la résurrection ? Indécis, le Roi consultait ses ministres.

— Sire, disait le ministre de l'Intérieur, puisque son Altesse est morte, que risquons-nous de confier sa dépouille au soldat ?

Corneille, en présence du cadavre, faisait ce qu'il avait vu faire par Pierre. Mais il ignorait l'anatomie, et il se trompait en réajustant les os du squelette. Il faisait néanmoins toutes sortes de signes cabalistiques et criait :

— Altesse, lève-toi !

Les os ne bougeaient point.



Tremblant d'angoisse, la sueur ruisselait de son visage, tandis qu'il criait un peu colère :

— Ranime-toi donc, Altesse ! Sinon, Corneille sera pendu !

A ces paroles, Saint Pierre, travesti en militaire, enjamba la chambre mortuaire.

— Toi misérable, bougonna-t-il, qui oses essayer de ressusciter une morte et ne sais pas même distinguer les os d'un squelette.

— Petite frère chéri, flatta Corneille ; aide-moi, s'il te plaît.

— Pour cette fois-ci, je t'aiderai, à condition que tu ne recommences plus et que tu n'acceptes pas la moindre récompense du Roi, sinon, tu endureras les pires maux.

Corneille ne disait rien. Il craignait que son ex-compagnon ne l'abandonnât.

Pierre réajusta les os du squelette, agita les mains, marmonna quelques paroles et ressuscita la morte. Puis, il quitta furtivement la chambre.

Quand le Roi demandait à Corneille le prix de son travail, l'ex-tambour disait confusément qu'il ne travaillait pas pour de l'argent, ni pour obtenir des décorations, mais uniquement par amour de l'humanité et pour consoler les parents éplorés.

Il parlait d'abondance et avec tant d'émotion pénétrante que le Roi faisait remplir d'or le sac de Corneille, le ci-devant tambour.

Corneille quitta précipitamment le Palais.

Au pied du grand perron royal, Pierre l'interpella avec rudesse :

— Pourquoi as-tu accepté de l'argent. Ne te l'avais-je pas défendu ?

— Tu m'as dit de ne pas réclamer des honoraires. Pouvais-je moi, pauvre soldat, défendre au Roi d'ouvrir mon sac, après lui avoir débité tout mon latin pour lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas, en cette macabre circonstance, de travailler pour de l'argent.

— Néanmoins, tu as accepté de l'argent, reprit Pierre avec aigreur. Attention ! si tu enfreins encore mes ordres, tu le regretteras.

— Camarade, pas de menaces, s'il te plaît ! Je suis riche à présent. Et je te promets de ne plus jamais cuire des cadavres.

— Ta richesse sera bien vite dissipée. Je te connais. Toutefois, pour te tirer de toute misère éventuelle, prends ce sac. Il peut renfermer tout ce que tu souhaites. Je te quitte. Au revoir dans le ciel.

— Salut ! Salut, cria le tambour.

Il agita longtemps la main en murmurant :

— Quelle chance d'être enfin délivré de cet être tatillon. Salut ! Salut !

Les présages de Pierre se réalisaient : la fortune de Corneille fondait comme de la neige au soleil. Corneille était un gourmet : il mangeait de fins morceaux, buvait des boissons chères, régalaient les nécessiteux, bref, dépensait sans compter jusqu'à ce qu'un jour il s'aperçût que son sac ne contenait plus qu'une pièce de quarante sous.

— Décidément, c'est trop peu pour épargner, se dit-il. D'ailleurs, j'ai faim. Vas-y, Corneille !

Il entra dans une auberge, se fit servir du pain et de la bière.

Tandis qu'il mangeait son repas frugal, le fumet d'oies rôties agaçaient son odorat. Il se rappela alors que Pierre lui avait donné un sac qui pouvait contenir tout ce qu'il désirait. Et Corneille de souhaiter :

— Que ces oies rôties entrent dans mon sac.

Au même instant, les deux oies pénétrèrent dans le sac de Corneille.

— Parfait ! Parfait ! dit-il à voix basse, car il craignait que l'aubergiste ne remarquât la disparition des oies.

Corneille quitta l'auberge, s'assit un peu plus loin sur le bord de la route et mangea une des oies rôties.

Pendant qu'il savourait la chair succulente, deux ouvriers s'approchèrent et pleins de convoitise reluquèrent l'oie rôtie gisant dans le sac.

— Prenez ! Prenez ! dit Corneille. J'ai assez d'une oie. Prenez, et bon appétit !

Les ouvriers entrèrent dans l'auberge voisine, demandèrent de la bière, du pain, des assiettes et un couteau, puis se prirent à manger l'oie rôtie.

Cependant, la patronne avait remarqué la disparition des deux oies. Ayant aperçu les deux ouvriers qui mangeaient de si bon appétit, elle alerta son mari.

— Les deux oies ont disparu du four, dit-elle ; or, il y a dans la salle, deux ouvriers qui en mangent.

Sur quoi, l'aubergiste rudoya les deux mangeurs :

— Que venez-vous ici effrontément demander des assiettes et des couteaux pour manger des oies rôties que vous avez volées chez moi. Payez immédiatement ce que vous avez dérobé ou je vous bats comme plâtre.

— L'oie que voici, nous l'avons reçue d'un vieux soldat qui était assis au bord de la prairie.

— Faites accroire ces sornettes aux aveugles. Le vieux soldat en question est un homme honnête qui a mangé ici une modeste tartine. Il n'a rien volé. Payez tout de suite.

Mais les deux ouvriers n'avaient pas un sou vaillant. Leur doux parler ne servait à rien.

Ils furent jeter brutalement à la porte...

Sur ces entrefaits, Corneille reprit son chemin. Il arriva au déclin du jour, près d'un grand château à proximité duquel était une auberge. Corneille y demanda l'hospitalité. L'hôtelier s'excusa de ne pas avoir de chambre disponible.

— Toutes sont réservées pour loger le châtelain et ses invités de marque.

— Pourquoi ces gens de marque, comme vous les appelez, ne vont-ils pas nuiter au château, fit Corneille avec surprise.

— Ignorez-vous donc que c'est un château hanté. Quiconque s'aventure à y passer la nuit est meurtri et morcelé.

— Ah ! bah ! répondit Corneille en souriant. Puisque vous

n'avez chez vous plus de place pour moi, j'irai loger au château. Toutefois, servez-moi, illico, quelque aliment fortifiant, car je crève de faim.

L'aubergiste lui servait à boire et à manger copieusement. Le châtelain payait.

Quand Corneille était rassasié, il alluma sa pipe et se dirigea à son aise vers le château hanté.

Il ouvre la lourde porte. Une odeur de moisi le pique à la gorge. Il parcourt les salles. Il y a ni lit, ni matelas, ni divan !

— A la guerre comme à la guerre, couchons sur le plancher, ce ne sera pas plus dur que ma paille des tranchées, plaisante-t-il.

Il s'endort paisiblement. Minuit sonne. Au douzième coup, la porte s'ouvre en coup de vent et sept lutins entrent en sautillant.

Ils aperçoivent le soldat, piétinent ses mains et ses pieds.

Corneille se réveille et crie avec colère :

— Peu m'importe que vous vous amusiez, mais je vous défends de me toucher de vos sales pieds de bouc, sinon, gare aux taloches !

D'entendre un langage si mâle, les lutins se fâchent ; ils conspuent Corneille, sautent sur lui et s'efforcent à la terrasser.

Corneille dévisse le pied d'une table et frappe sur les corps noirs et velus des lutins.

— Rose, s'écrie-t-il. Encore rose !

Mais soudain il est roué de coups. Il éprouve des douleurs à la jambe et à l'estomac ; il gémit et appréhende sa défaite.

— Cela, je ne peux pas ! s'écrie-t-il.

Il redouble de courage ; il brandit avec plus de vigueur le pied de table, frappe le visage d'un diable qui s'enfuit en hurlant.

— Et maintenant, tous dans mon sac, hurle Corneille.

En un tourne-main, tous les lutins disparaissent dans le sac. Corneille le ferme, le jette dans un coin de la salle, puis se recouche et s'endort jusqu'à l'aube.

Le lendemain, il allait déjeuner à l'auberge où le châtelain et ses invités s'étonnaient de revoir Corneille frais et dispos, sans la moindre blessure.

— Les diables ne vous ont donc pas attaqués ? demanda le châtelain.

— Si ! Si ! Ils ont essayé, mais je les ai tous fourrés dans mon sac. Il y en a neuf !

A ces mots, il jeta le sac contre un arbre. Des cris de douleur retentirent.

— Je les tiens bien, n'avez pas peur, messieurs.

Le châtelain récompensait Corneille et lui offrait de venir servir au château. Corneille empochait l'argent, mais déclinait l'offre de loger au château. N'était-il pas habitué à mener une existence nomade ?

Il s'en allait et dans un village voisin, il demandait à un forgeron de bien vouloir aplatir le sac. Le forgeron mit le sac sur l'enclume et frappa dessus de toutes ses forces à tour de bras avec le marteau le plus lourd. Quand Corneille ouvrait le sac, huit diabolins morts tombèrent dehors, tandis que le neuvième prit la fuite clopin-clopant.

Corneille continuait de voyager. Il vieillissait. Alors, il s'arrêta un jour devant un ermitage et demanda à l'ermite de lui indiquer le chemin du ciel.

Le saint homme répondit gravement :

— Il y a deux chemins devant vous : l'un, large comme une avenue, conduit à l'enfer ; l'autre, rocailleux et montant conduit au ciel. Choisis toi-même.

— Merci, dit Corneille et il repartit.

Et effectivement, deux chemins s'étendaient devant lui.

— Je serais fou de choisir en mes vieux jours le chemin rocailleux et montant !

Corneille s'engage sur l'avenue conduisant à l'enfer. Il n'a, de sa vie, marché si allègrement sur une voie unie, pavé de bois goudronné. Il arrive à destination. Il frappe à une grande porte. Quelqu'un vient regarder par la fenêtre. C'est un diable dont le visage est marqué d'horribles cicatrices. Corneille reconnaît le diable qui a échappé au massacre, dans le château.

Il referme la fenêtre, court chez Lucifer et lui crie :

— Il y a dehors un homme qui demande d'être introduit. Ne le laissez pas entrer, chef, car il possède un sac magique dans lequel il peut nous enfermer tous et nous aplatir comme du stockfisch.

Corneille est obligé de partir tout de suite.

— Prenons le chemin rocailleux et montant et allons-voir ce qui se passe là-haut !

Corneille monte, monte. Ses pieds saignent ; néanmoins, il monte jusqu'à la porte du ciel.



Saint Pierre vient lui ouvrir.

— Comment, toi, ici, s'écrie Corneille avec surprise. Je me suis toujours dit que tu n'avais pas été de la troupe.

— Que viens-tu faire ici ?

— Je viens habiter avec toi. Ne m'as-tu pas dit : « Au revoir dans le ciel ! »

— C'est possible, toutefois je ne peux t'accepter.

— Comment ? On ne me veut pas à l'enfer, et ici, au ciel, je n'ai pas d'accès. Est-ce ainsi que l'on reçoit un vieil ami ? Je ne veux plus ton sac magique. Le voilà !

Corneille jette le sac dans le ciel, puis il crie :

— Je désire être dedans !

Son vœu est exaucé sur-le-champ... C'est ainsi que Corneille, le ci-devant tambour de la grande guerre, arriva dans le ciel, après avoir erré sur terre plusieurs années...

FIN.